

■ « Nous voici enfermés les uns dans les autres ». Position de la poésie dans l'œuvre anthropologique de Francis Affergan



Erwan Dianteill est un anthropologue et sociologue français, professeur d'anthropologie culturelle à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales-Sorbonne (université Paris Descartes). Ses recherches portent sur les théories anthropologiques et sociologiques de la religion, sur les relations entre pouvoir politique et pouvoir religieux, sur les ressorts symboliques de la domination et de la résistance. En 2015, il a coordonné avec Francis Affergan le dossier « Les symboles et les choses » de la *Revue Européenne de Sciences Sociales* et publié en 2014 *Marcel Mauss, en théorie et en pratique. Anthropologie, sociologie, philosophie* (Archives Karelina).

Mots-clés : anthropologie — phénoménologie — philosophie — poésie — Affergan

« Nous voici enfermés les uns dans les autres ». Position de la poésie dans l'œuvre anthropologique de Francis Affergan

Erwan Dianteill,
université Paris Descartes/CANTHEL

« Dans la problématique de l'identité, je peux être à moi-même mon propre proche sans pour autant me connaître. De même que je peux être à moi-même mon propre lointain, et dans une fulguration inédite, m'accoster et me conquérir. »
Affergan (1987 : 281).

Depuis son premier article, « Esthétique de la mort et vie quotidienne aux Antilles » (1975), l'œuvre de Francis Affergan s'est développée dans deux directions, parfois parallèles, parfois en croisement. Deux ouvrages et de nombreux articles ont fait de notre ami un spécialiste très reconnu de la Martinique, interprète d'une culture insulaire très particulière, pointant ses ambivalences et ses contradictions, et ethnographe de faits culturels importants et pourtant négligés par les antillanistes, comme le combat de coqs ou le magico-religieux. D'un autre côté, on peut aussi lire dans certains de ses textes une interrogation sur les conditions de possibilité de l'anthropologie culturelle. La question fondamentale posée par Francis Affergan dans ses quatre ouvrages épistémologiques est simple, même si la réponse est complexe : *comment comprendre l'Autre ?* Être « Autre », dans le vocabulaire afferganien, c'est être une *personne* dans une autre culture. Or, aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, l'anthropologie classique, qu'elle soit d'inspiration évolutionniste, fonctionnaliste, structuraliste ou marxiste, a évité cette question ou, plutôt, s'est trouvée dans l'impossibilité épistémologique de la poser clairement. Certes, il existe dans l'histoire de la discipline de brillantes exceptions : Mauss, Leenhardt, Leiris ou Bastide se sont penchés sur la question de la *personne exotique*, mais Francis Affergan montre que ce sont les présupposés positivistes et scientistes — et spécifiquement la notion de *différence*, gouvernant la *comparaison*, et conduisant à la *hiérarchisation* des cultures — qui sont à l'origine de cet angle mort. Pour l'anthropologie culturelle et sociale, « autrui », au sens de la

phénoménologie de Merleau-Ponty, est inexistant : seules les « civilisations », les « fonctions sociales », les « structures » ou les « infrastructures » ont un statut ontologique dans l'histoire de l'anthropologie. Le sujet, son rapport à son propre corps, aux autres, à ses proches et aux étrangers, son intentionnalité, ses visées et son monde vécu n'ont pas fait l'objet d'une saisie effective par les anthropologues.

Les deux questionnements — l'un particulier, l'autre universel — ne sont pas restés séparés l'un de l'autre. En effet, la culture martiniquaise pose des problèmes tout à fait originaux en ce qui concerne le rapport à soi et à l'autre culturel. Les Martiniquais ont cet « autre » culturel en eux-mêmes puisqu'ils sont francophones, citoyens français, bénéficiant des mêmes droits et soumis aux mêmes devoirs que les métropolitains, tout en ayant des ancêtres africains qui leur ont donné des traits phénotypiques distincts de la plupart des métropolitains, tout en ayant des ancêtres esclaves, tout en vivant à six mille kilomètres des côtes hexagonales et tout en parlant le créole. La relation à l'altérité en Martinique constitue donc pour Francis Affergan un laboratoire paradoxal de ses réflexions sur l'exotisme et la différence. Les Martiniquais sont des Français « comme les autres », tout en étant différents des métropolitains par leur langue, leur histoire, leur culture. Cette dialectique de l'identité et de l'altérité est très originale, et elle permet à Francis Affergan de penser des situations beaucoup plus simples, d'une certaine façon, comme celle de la rencontre de deux cultures complètement séparées, comme ce fut le cas lors de la conquête des Amériques au XVI^e siècle. L'anthropologie de la Martinique, qui prend pour objet une forme d'imbrication identitaire, l'intériorisation de l'autre culturel en soi, dans un rapport d'amour et de haine pour la France, facilite ainsi la constitution d'une anthropologie générale de l'altérité : qui peut penser le plus difficile à penser, peut concevoir le moins difficile à concevoir !

La formation théorique de Francis Affergan l'a aussi bien sûr aidé dans son travail sur l'identité martiniquaise. La dialectique hégélienne du maître et de l'esclave se lit par exemple en filigrane de certains passages de son *Anthropologie à la Martinique*. La dialectique hégélienne de la lutte à mort pour la reconnaissance fournit des outils théoriques pour comprendre la domination coloniale associée à la traite des Noirs et la réduction en esclavage. L'esclave noir qui se soumet en préférant la sujétion à la mort tout comme le maître blanc qui domine, mais dont l'existence dépend entièrement de la relation servile, enclenchent un processus d'aliénation réciproque : l'esclave incorpore la langue et la culture du maître, le maître est conduit à une altération de sa culture et de sa langue au contact de l'esclave. Ceci dit, Francis Affergan ne voit pas de fin heureuse à cette dialectique. Les Martiniquais conservent un clivage subjectif entre leur identité française et leur monde créole : lutter contre la domination culturelle, c'est lutter contre soi-même. Francis Affergan adopte ainsi une dialectique très éloignée du Marx de la maturité : c'est en termes de désir de reconnaissance, de dépendance et d'indépendance de la conscience de soi, d'être pour un autre, de domination et de servitude qu'il faut comprendre la société et la culture martiniquaises, non en termes de mode de production esclavagiste ou de capitalisme périphérique. Il y a ainsi dans l'œuvre « martiniquaise » de Francis Affergan une sorte d'hégélianisme pessimiste, ou, dit autrement, une dialectique négative du maître et de l'esclave, dont personne ne parvient jamais à s'extraire victorieux, car le Martiniquais est à

la fois l'un et l'autre. Pour notre anthropologue, il n'y a pas d'*Aufhebung* antillais... comme si la créolité avait conduit non à un dépassement, mais au cercle infernal de l'autodomination : le Martiniquais est « à la fois la plaie et le couteau¹ ».

Mais comme chacun le sait maintenant, Francis Affergan a aussi publié depuis 2009 trois livraisons de poèmes : « Sinon des forçats d'eau » (2009), « Souffle accouru » (2012a) et « Vingt poèmes » (2015). Ces livraisons décalent et renouvellent le regard que l'on pouvait avoir sur l'œuvre, tant ces textes sont distincts de ce qui les a précédés. La question à poser est donc la suivante : comment comprendre la poésie dans l'économie générale de cette œuvre ? Est-elle sans rapport avec l'anthropologie, qu'il s'agisse de l'interprétation de la culture martiniquaise ou de la critique épistémologique de la discipline ? C'est envisageable. Mais mon hypothèse est plutôt que la poésie occupe la place d'une anthropologie fondamentale, ou radicale — au sens premier du terme —, restituant un socle ontologique humain antérieur à la vie culturelle et sociale. Cette anthropologie des « racines » de l'être humain est annoncée à plusieurs reprises dans certains ouvrages.

La poésie comme émergence subjective

Peut-on se contenter de l'ethnologie pour comprendre l'être humain ? Dit autrement, l'interprétation d'une culture épuise-t-elle tout le sens de l'existence humaine ? La réponse est négative. Les règles, les codes, les normes, les grammaires doivent être enregistrés et décrits, mais cela ne brosse qu'une partie de la réalité humaine. En marge de l'« homme » tel que le décrit l'ethnologie, Francis Affergan énonce qu'il en existe un autre, qui ne respecte pas les codes, un être qui « tisse la toile muette de sa propre individuation ». Reprenons la citation :

« L'anthropologie n'a pas toujours remarqué qu'autrui est celui-là même qui excède les signes et les symboles utilisés pour le circonscrire, et qu'il se situe à côté, avant ou après, celui dont elle parle. Deux autres finissent par coexister : celui identifiable des textes ethnologiques et celui, elliptique et transgressif, qui tisse la toile muette de sa propre individuation. » (1991 : 155)

N'est-ce pas justement ce que l'on perçoit dans la poésie de Francis Affergan ? En dehors de la contrainte culturelle et sociale, le lecteur perçoit un sens *en constitution*, dans un tumulte de mots et de sons. Il n'y a aucune notion abstraite dans ces poèmes, ils sont faits de mots se rapportant à des sensations et des perceptions (voir, toucher, entendre) qui semblent *originaires*. Ces poèmes tissent la trame d'un sujet en émergence, dans une concaténation d'*impressions* qu'expriment les mots et les phrases.

Si l'on estime que l'affirmation du sujet passe par la position d'un pronom personnel, alors la poésie de Francis Affergan est presque a-subjective, ou mieux, *prosubjective* en ce que ce langage est celui du sujet *en création*. C'est pourquoi les pronoms personnels sont assez rares dans le corpus publié. Pour cinquante-cinq

¹ Extrait de « L'Héautontimorouménos », cette formule aurait-elle été inspirée à Baudelaire (1999) par sa maîtresse Jeanne Duval, belle mulâtresse des Antilles ? Rien n'empêche de penser que c'est *elle* qui parle à la première personne dans ce poème, d'autant plus que l'on y lit : « C'est tout mon sang, ce poison noir ! / Je suis le sinistre regard / Où la mégère se regarde ». Ajoutons que Térence, auteur de la pièce de théâtre dont le titre est repris par Baudelaire, était un esclave africain affranchi... Au-delà de la Martinique, la condition de l'esclave affranchi, de la mulâtresse et de ses descendants est peut-être toujours celle du « bourreau de soi-même ».

poèmes publiés, combien d'occurrences des pronoms personnels ? Un décompte rapide donne les résultats suivants :

- « Je » : onze fois ;
- « Tu » : trois fois ;
- « Il » (hors tournure impersonnelle et pronom mis pour une chose) : sept fois ;
- « Elle » : deux fois ;
- « Nous » : douze fois ;
- « Vous » : quatre fois ;
- « Ils » : une fois ;
- « Elles » : aucune occurrence ;
- « On » : seize (dont certains mis pour « nous »).

La position d'un sujet parlant dans ces poèmes (la première personne du singulier) est donc explicite dans moins d'un poème sur cinq. Ce « je » est donc rare, il faut être attentif à ses brèves manifestations poétiques. « *I celebrate myself* », écrivait Whitman, « Je chante ma naissance », pourrait proclamer Francis Affergan. Car le sujet n'est pas absent, mais il semble apparaître dans cette poésie pour la première fois. Il se profile plus qu'il ne s'affirme. Ainsi, dans la sélection de poèmes faite par Clémence Boué², les verbes sont tous conjugués au conditionnel ou au futur ; le seul verbe conjugué au présent exprime un souhait :

Procurez-moi quelque chose
 À quoi je serais inhérent
 Comme une descente de nuit
 (2015 : 94) ;

Je voudrais créer une chose qui existe comme
 Déjà des cubes blancs d'été c'est juin
 (2015 : 96) ;

... je veux prendre un bain
 De ciel je vais te mourir
 Je te mourrai en feu à chaque
 Effleurement de flammes
 Tombant comme une entaille
 (2015 : 95).

L'effectivité du sujet parlant est donc en constitution, son action dans le monde est annoncée, mais elle n'est pas réelle. Dans le reste du corpus, on remarque que les verbes conjugués à la première personne du présent de l'indicatif présentent des caractéristiques spécifiques :

Car j'entends bien le château ailé
 Du dédit
 Ne rien dire du tout
 (2009 : 49).

« Entendre » est un verbe de perception passive et, en outre, il est complété par le dédit et l'absence de parole.

² Sélection de poèmes réalisée pour lecture dans le cadre du colloque.

...j'ignore à quoi rêve
 La caverne en amont de toutes
 Les ruines réunies
 (2015 : 94).

Le sujet avoue aussi son impuissance à connaître le « rêve » de la « caverne », dans laquelle ondoient certainement les ombres platoniciennes. Il n'y a pas ici d'affirmation de savoir, tout est évanescant (« le rêve ») ou détruit (« les ruines »).

Le passé est un autre pays
 Muselé j'en ai suivi l'étouffement
 (2015 : 97).

Ici, le verbe prend bien une forme active, mais le sujet est *muselé* et son passé est *étouffé*. Dans les vers précédents, il est bien difficile de concevoir ce sujet comme un individu plein, sûr de lui, s'affirmant dans le monde. Le « je » afferganien n'est pas l'*ego* cartésien, héroïque et conquérant. La seule fois, sauf erreur de ma part, où ce « je » est vraiment actif est la suivante :

Poutres puis je passe à l'autre rive d'
 Embruns un fragment d'acier
 (2009 : 47).

Voilà donc le « je » afferganien passer *effectivement* d'un rivage à l'autre : c'est le sujet d'une anthropologie des traverses. Seule apparition d'un sujet réellement agissant, c'est précisément dans le passage entre deux espaces séparés par l'eau que ce sujet s'affirme au présent de l'indicatif. Sans aller trop loin dans le sens d'une psychanalyse poétique, il faut remarquer que Francis Affergan a vécu deux déplacements décisifs dans son existence : d'Algérie vers la métropole, puis de la métropole vers la Martinique. Ces deux passages sont néanmoins asymétriques, car il n'y a pas eu de retour à Oran, alors que notre ami est rentré à Paris après son long séjour à Fort-de-France. Est-ce une clef d'interprétation de cette poésie ? Je ne peux l'affirmer, mais il reste que le « je » poétique est ici seulement effectif par le transfert maritime, comme si le sujet était *né* dans ce passage.

Le corps, la sensation

Le sujet naissant n'est pas une simple position grammaticale, apparaissant sous la forme d'un pronom personnel. On l'a vu plus haut, « je » est fort peu présent dans la poésie de Francis Affergan. Ce n'est pas une poésie lyrique, où s'épancherait une subjectivité sentimentale. C'est en revanche une poésie du corps perceptif plus qu'actif — même si la phénoménologie nous apprend que toute perception est active, toute perception n'a pas nécessairement d'emprise sur le monde. On peut percevoir activement sans changer en rien ce qui nous entoure.

Le premier vers publié par Francis Affergan débute par le mot « corps » :

Le corps qu'il manque
 Des voix depuis des millénaires
 Est vers ce qu'il croit être
 Ses propres terres...
 (2009 : 42).

Et dans cette même livraison, le deuxième poème reprend le même mot, cette fois au pluriel, comme si les corps faisaient obstacle à l'action :

Être âgé s'intitule à la vue de sa peau
Unique acharnement à dissiper l'histoire
Qui naît des corps ils font embûche
(2009 : 43).

Et le troisième poème est celui du corps brisé par des caresses douloureuses, qui marquent et entaillent la peau :

Une longue pratique du corps demeure
Mis en morceau par des caresses
Pleuvant en vrille et procuraient de la douleur
Il reste sur la peau des marques de carreaux
Toujours ébréchée la caresse là-bas d'amour
Où une entaille faite
(2009 : 43).

Le corps souffrant ou jouissant et la peau caressée ou marquée sont en fait la bordure, la membrane liminaire, à la fois la porte et la limite entre le monde extérieur — composé de choses, de végétaux, d'animaux et d'humains — et le milieu intérieur du sujet. Toucher les choses, respirer les odeurs, entendre les sons, les voix, « les remous de la musique », voir « une région claire », la perception passe bien sûr par les sens. On peut noter l'absence du goût, mais non du dégoût :

... tel ce dégoût
Des os attenant à toute bouche
(2012a : 23).

La sensation, c'est aussi la sensation du corps par lui-même ; ainsi le sang qui circule dans les veines :

Le sang mêlé à lui-même
Bat l'oreille par
Giclées d'à-coups
Petits peuple des soutes
Il participe de l'eau
Et de l'air et demeure
Debout sur les flots
D'une mer qui dispose
Dans ses coursives de
L'antidote à la survie
Des hauts-fonds
(2012a : 25).

Ce monde vécu est donc d'abord un espace de sensations, de perceptions du monde dont le corps fait partie ; pourtant, l'anthropologie radicale de Francis Affergan n'est pas solipsiste. L'« être ensemble » y a sa place.

Tu, vous

Autrui, ou plutôt son « monde », dans l'anthropologie théorique de Francis Affergan, est à la jonction entre la culture qui lui permet de faire sens, et le projet qui le porte vers l'avenir. Entre cet héritage et cette intention, le monde de l'autre est *une limite*. Le monde de l'autre, « avant de se composer en système fermé, écrit-il (1991 : 217), se comporte de telle sorte qu'il fuit en amont vers la constitution de son sens, et en aval vers l'intention de son geste ».

Qu'en est-il de la figure d'autrui dans la poésie ? Il y a plusieurs figures de l'altérité dans la poésie de Francis Affergan, que l'on peut repérer aussi — comme la position subjective — par l'occurrence des pronoms personnels. Distinguons classiquement avec Benveniste³ — « je » et « tu » (et leurs pluriels) de « il(s) » et « elle(s) ». La première et la deuxième sont à proprement parler des « personnes », alors que, selon Benveniste, la troisième personne est une « non-personne », car elle sert quand la personne n'est pas désignée, notamment dans les formes dites impersonnelles (« il pleut ») et échappe à la relation d'homme à homme impliquée nécessairement dans le couple je/tu.

Comment apparaissent donc le « tu » et le « vous » (ce dernier pronom étant selon Benveniste une amplification et non un *pluriel* de « tu ») ? Le poème qui me semble le plus significatif de la relation *interpersonnelle* dans la poésie afferganienne est le suivant :

On serait de vieux morts
 Saisis par la fente de nos os
 Étourdis de cotations bleuies
 Toi à la lumière
 Assourdis-moi pour ne plus
 Revivre sous les saisons
 Il y a peu tu tombais encore
 Sous les roues des paons
 Où traversant un pays à voie
 Félée je veux prendre un bain
 De ciel je vais te mourir
 Je te mourrai en feu à chaque
 Effleurement de flammes
 Tombant comme une entaille
 (2015 : 95).

Cela commence par un « on » qui est en fait un « nous », puis le poème se poursuit par un impératif : le locuteur s'adresse à une personne en lui ordonnant de l'« assourdir » ; cette personne à qui le locuteur s'adresse « tombait sous les roues des paons », tandis que le locuteur souhaite « prendre un bain de ciel ». L'emploi transitif du verbe « mourir » — inédite en français — en fait un équivalent de « tuer », comme si ce meurtre incluait aussi le locuteur, et relançait le cycle initié par le premier vers : « On serait de vieux morts ». La relation interpersonnelle est faite de heurts, d'impacts charnels, de blessures : on se blesse et s'assourdit, et « on

³ « Structure des relations de personne dans le verbe » et « La nature des pronoms », 1966 : 225-236 et 251-257.

se meurt ». C'est ainsi que le « je » et le « tu » coexistent dans ce poème, mais ne peut-on généraliser ce constat à toutes les évocations de l'interpersonnalité dans le corpus ? Les caresses mettent ainsi le corps en pièces, comme on l'a lu plus haut.

Le « vous », comme « tu » amplifié, apparaît peu, mais quand c'est le cas, c'est aussi sur le mode de l'impératif, comme un appel au choc, à l'explosion, dans la tension nerveuse et l'appel au sang :

Allez aux éclats
Pour saisir un bourbier de tuiles
Vous ferez ensuite un bruit de
Nerfs serrés
...
Soyez un peuple de premier sang
(2015 : 95).

La relation à autrui est bien avant tout physique, presque organique. Ce qui apparaît dans cette poésie avait déjà été écrit d'une autre façon sous la plume de Francis Afférgan. Autrui n'est pas l'objet d'un décodage, comme si chacune de ses actions ou de ses paroles était soumise à une analyse consciente de *sens* :

« Les cultures sont compréhensibles aussi par des phénomènes symboliques dont la traduction ne présente aucun caractère automatique ou binaire : le regard, les postures non rituelles du corps, la visagété, les gestes non utilitaires. Pourquoi ces événements ne rendraient-ils pas compte aussi par un biais non aléthique, de l'altérité d'une culture ? Le code et à travers lui les modalités de nomination de la filiation et de la parenté ne recouvrent pas à eux seuls le monde vécu et les jeux de langage. L'horizon contextuel englobe aussi le hors-code. » (1991 : 217)

Conclusion

À la différence de son œuvre scientifique, la poésie de Francis Afférgan refuse de placer l'homme dans une culture et une société bien identifiée. Rien ou presque ne permet de dire où et quand se situent les scènes présentées dans les poésies publiées. C'est une poésie de la nature, et de l'homme dans la nature, mais restituée dans sa valeur absolue. Le contexte historique, social et culturel est volontairement hors champ, mis en suspens. Voilà pourquoi cette poésie est une anthropologie radicale, un regard porté sur les profondeurs existentielles.

La poésie de Francis Afférgan n'est pas *métaphorique*, et encore moins *symbolique*, au sens où les mots y évoqueraient autre chose que les paysages, les êtres vivants et les sensations/perceptions/actions qu'ils désignent. Il n'y a donc pas de sens caché dans ces textes. Rien n'y est crypté. S'inspirant de Husserl, Francis Afférgan écrit justement : « En deçà du savoir réflexif de la représentation, est tapi un arrière-fond préréflexif qu'il devient urgent de scruter » (1991 : 216). En tant que poète, Francis Afférgan s'est ainsi fait scrutateur de ce monde vécu, dont il reconstitue l'« ossature et les veines dérobées par notre propre histoire » (*loc. cit.*).

Références bibliographiques :**Affergan F.,**1975, « Esthétique de la mort et vie quotidienne aux Antilles », *Traverses*, 1 : 80-88.1987, *Exotisme et altérité : essais sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, PUF.1991, *Critiques anthropologiques*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.2009, « Sinon des forçats d'eau », *Poésie*, Belin, 127 : 41-49.2012a, « Souffle accouru », *Poésie*, Belin, 141 : 18-26.2012b, *Le Moment critique de l'anthropologie*, Paris, Hermann.2014, « Vingt poèmes », *Poésie*, Belin, 149-150 : 85-94.**Baudelaire C.,**1999 (1861), *Les fleurs du mal*, Paris, Gallimard.**Benveniste É.,**1966, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.

Illustration

Page : 154

André Marfaing, Juillet 72.24 - 116 x 89 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès